

ROMAN

Samira El Ayachi
Quarante jours
après ma mort



■ l'aube

QUARANTE JOURS APRÈS MA MORT

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Ce livre a été proposé à l'édition
par Manon Viard

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de ce livre
du programme Mission Stendhal de Cultures France
et d'une résidence à la Villa Marguerite-Yourcenar.

© Éditions de l'Aube, 2013
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0789-7

Samira El Ayachi

Quarante jours après ma mort

roman

éditions de l'aube

Merci...

à ma famille,

à mes compagnons de lettres Insa Sané, Antoine Audouard,
Anne Goldenberg, Najib R.,

à Philippe R.,

à l'incroyable Gilles Defacque,

à celles, toutes proches, dont les sourires font mon petit
monde.

À mon Ange.

« Il y a des gens d'espèces bien différentes
dans la vaste colonie de notre être,
qui pensent et sentent différemment. »

Fernando PESSOA

I. Je suis mort

Je suis mort

À présent que je suis mort, je peux les laisser me dire. Je n'avais invité personne. Pourtant, ils sont venus en nombre se presser autour de ma dépouille. J'espère être resté beau, et que les filles me pleurent longtemps. Je sais que, parmi mes hôtes, certains ont fait le déplacement de très loin pour l'occasion. Il est vrai que j'ai cédé à l'appel de la mort dans des circonstances pour le moins étonnantes. Je comprends leur hébétude. Leur trépignement. Leur folle envie d'accourir. De pencher leur tronc sur mon cadavre. De s'agripper à ce qu'il leur reste de tangible. Une carcasse. Un

assemblage d'os et de chair froide. Un bloc de sang en stagnation dans des veines dures. Ils viennent vérifier de leurs yeux ce qui se raconte. Ils pourront attester à leur tour qu'il n'y a là aucun doute. Ni rêve ni cauchemar. J'ai bel et bien pris sur leur vie une longueur d'avance. Celle de la mort.

Les gardiens de la Tradition ont décidé de l'endroit où j'allais être enterré. À Fès. Au pays de la lignée de mon père. Comme si Paris où j'ai grandi, où je me suis construit, n'avait été qu'un incident. Aussi, quelques heures après ma mort, pour être sûrs que je ne m'enfuirais pas rejoindre en fantôme le ventre de Notre-Dame, ils ont désigné mon oncle Ali afin d'escorter ma dépouille jusqu'au cimetière familial. Mes parents sont absents et injoignables. Oncle Ali est arrivé spécialement du Maroc pour accomplir sa tâche. « Tous frais payés par la compagnie d'assurance musulmane », ont murmuré les comptables. En quatre heures, ils ont bouclé leur valise, fermé mes paupières sur mes yeux, acheté des paquets de mouchoirs en papier, mis ma dépouille dans une boîte puis sous une bâche puis dans la soute à bagages, et fait leurs adieux. J'ai embarqué à l'aéroport d'Orly au milieu de la

nuît. Dorénavant, je connais le chuchotement morne de ceux qui raccompagnent leurs morts au pays.

Cortège funèbre

Mon arrivée jusqu'à la demeure familiale nichée au cœur de la médina ne s'est pas faite sans encombre. Transporter dans une caisse de bois un cadavre au lever du jour réveille les dormeurs – leurs ardeurs, leurs terreurs. En longues robes et lunettes noires, mon oncle Ali, Hamza et Baba El Hadj, marchent en tête. Le drame est écrit en toutes lettres arabes sur leurs visages.

De porte en porte, le cortège devient un monstre auquel participent les cafards, les rats, les chats, les aveugles et les mendiants. Les sandales zélées, habituellement fidèles à l'accomplissement de la prière de l'aube à la mosquée, changent brusquement de direction pour me rejoindre. Les femmes aux poitrines ensommeillées se ruent vers les fenêtres, oubliant leur nudité, elles s'exhibent sans retenue à la face de la mort. C'est la cohue. Mes porteurs serrent les fesses et les dents. Ils avancent tant bien que

mal envers et contre la meute qui gonfle. Mon crâne bat contre les parois de la caisse. Chacun veut connaître avant son voisin le nom de celui qui est passé de l'autre côté du trottoir. Toutes les lèvres se passent mon prénom jusqu'à former un son strident qui éloigne les ibis noirs et les pigeons. Au bout d'une longue marche, nous sommes agglutinés devant une large porte. Quelqu'un à la voix plus forte que d'autres a ordonné : « Silence ! » En guise de réponse, des ânes mouchetés se sont mis à braire. Et la foule noire et sidérée entre comme un seul homme.

Quarante longs jours

Dans le salon de la maison familiale, ils se tiennent là, hagards. Ils font de mon corps un fétiche. Ils m'entourent. M'épient. Me commentent. Au cas où subitement je me ragaillardirais. Et que, par exemple, je me remette en branle. On a retiré la bâche grise qui recouvrait la boîte de conditionnement dans laquelle je suis déposé, et les curieux peuvent venir rassasier leur curiosité.

Mes visiteurs de la première heure sont des riverains tirés de leur sommeil par la rumeur. La

plupart d'entre eux n'ont pas pris la peine de passer une eau propre sur leur figure. Ils veulent voir mon visage à travers la petite vitre en plexiglas. S'étonnent de l'éclat du poil de mes cheveux et de ma barbe qui a continué de pousser. Me trouvent pâle et fascinant. Certains approchent leurs narines de l'ouverture. Ils avalent l'odeur de ma dépouille, et cette odeur leur rappelle qui une tante, qui une cousine, qui un vieil ami disparus. Puis ils s'en vont, laissant leur tour à d'autres pèlerins du malheur. Je ne sais pas s'ils viennent rendre visite à ma mort ou à la leur.

De temps à autre, quelqu'un s'adresse au Détenteur du savoir : « Dites-nous, imam Aziz, que vivent les hommes après la vie ? » L'imam Aziz a l'âge de tout connaître, bien qu'il n'ait pas encore goûté sa propre perte. Assis en tailleur sur un tapis de prière, sa canne près de lui, les yeux lourds de n'avoir pas dormi à son aise, le questionné prend alors une profonde inspiration. Il ouvre le Livre posé sur ses genoux. Son haleine se gonfle d'air frais, et les lettres calligraphiées du Coran virevoltent dans la pièce en prières.

Autour de lui, parfois, on distingue un soupir ou un soupçon de sanglot. Des sons désagréables.

Des gens qui se mouchent dans leurs vêtements changent de position, se raclent la gorge ou reniflent leurs voisines. Mais lorsqu'une de mes pleureuses se fait trop entendre, s'arrachant les cheveux, se frappant la poitrine, imposant sa peine en partage, les compagnons de l'imam se fâchent: « Ferme-la, vieille folle! Pleurer un mort comme tu le fais est un blasphème. » Aussitôt, mille voix de la Morale se dressent. Exhortations au silence. Sermons. « Par ta faute, l'âme de notre mort restera coincée ici parmi nous! » Avant même qu'ils ne finissent leur phrase, la plaintive a reboutonné sa tunique, réajusté son foulard, jeté de l'eau sur sa langue. Et le silence propice au recueillement enveloppe à nouveau l'assemblée en deuil.

Ils se tiennent là. Autour de mes jeunes restes. Abêtis par l'impuissance. Chacun charriant la dose de souffrance qu'il peut supporter. Dans ce lourd silence, il m'est difficile de savoir combien d'hommes et de femmes sont en train de me regretter. Je ne peux pas les compter. Ni tour à tour les nommer. Je ne sens pas leurs visages au-dessus de mon corps blanc. Je ne perçois pas la couleur de leurs vêtements. Je n'inhale plus les odeurs, le parfum de leurs fleurs. Mes yeux

sont sourds, mes paupières restent closes et ma bouche, éteinte. Car je suis bel et bien mort. Mais c'est avec stupéfaction que je comprends que je vais tout entendre de leurs discours. Et que mon enfer durera quarante longs jours.

Le lavement

Mon cadavre et moi sommes devenus terriblement lourds, posés sur une table haute. Mon oncle Ali, comme un deuxième père, évolue autour de nous. Assisté par Hamza, il a descellé la caisse et déposé mon corps dans une sorte de carriole, sous un linge au son frais. Nous avons pris le chemin caillouteux qui mène à la salle d'eau attenante à la mosquée. Oncle Ali semble avoir attendu ce moment toute sa vie. Il a tout préparé. Autour du cou, une clef accrochée à un fil de laine frappe son torse. En ouvrant les portes de la salle d'eau de la mosquée, il me raconte comment il a interdit aux Pompes funèbres musulmanes de Paris de se charger du lavement de mon corps, quand bien même c'était compris dans le « forfait ». Il avait voulu accomplir le rituel de la toilette du mort « à sa façon ». Oncle Ali prend son rôle très au sérieux :

mes parents ont quitté Paris quelques jours avant le drame pour La Mecque, et demeurent injoignables. On a donc désigné oncle Ali comme « responsable de mes funérailles » jusqu'à leur retour. Des rumeurs courent, selon lesquelles mon père et ma mère sont piégés dans une mare formée par des millions de pèlerins. On dit même qu'ils ont péri sur place, écrasés par une foule de récitateurs infatigables. J'essaie de ne pas y croire car je sais combien les habitants de mon pays d'origine sont amateurs des tragédies familiales.

Maintenant, oncle Ali nettoie avec application ma maison charnelle. Essuie mes souillures de vivant et toutes les éclaboussures causées par les circonstances de mon décès. Comme un tic, il répète ses gestes sans relâche sur mon corps nu. Une marmite de pierres est posée sur mon ventre gonflé. Au milieu des hoquets inconvenants perpétrés par un corps en train d'éjecter ses immondices et au milieu des bruits de coton imbibé de parfum que l'on introduit dans mes orifices, mon droit à rougir est en panne. Une fois mort (pareil à combien d'autres avant moi), je n'ai plus le dernier mot sur ma pudeur. Mon anatomie devient la propriété des croque-morts,

des laveurs, des mécaniciens du corps, des législateurs et autres experts émérites en arts et manières de périr. Ces drôles de gens sont tout à fait exempts de délit d'impudeur. Car les morts, c'est évident, n'inspirent plus le *désir*. Alors, en silence, comme pour marquer le temps trop lent, j'accompagne dans ma tête le rituel des ablutions que j'ai fini par connaître sur le bout des ongles et par-delà les orteils. Entendre la transparence de l'eau rouler sur la peau. Tiède. Matière. Légère. Je vois l'eau dans ma tête. Elle tournoie en un filet fluide. Elle s'enfonce vers le sol. L'eau est clapotis. Battement. Contre la peau. Contre la terre. Contre l'eau même. L'eau voleuse de formes. Elle inonde le culot d'une petite coupelle en plastique, puis chaque partie de mon corps. Ma peau est devenue une cuirasse aussi dure que le pneu d'un semi-remorque. Le son de l'eau encore, me catapulte dans le jet brûlant du robinet d'un hammam de mon enfance, j'atterris dans un seau d'ondes ardentes, je goûte mes premières brûlures et avec elles mes premiers apprentissages, car c'est dans la pièce la plus chaude d'un hammam de Fès que j'ai découvert, ébahi, cette grande vérité : la femme du Maghreb voue à son corps un culte sans borne.

Une fois par semaine, ma mère et son clan faisaient suinter le leur dans des positions surprenantes. Elles le pliaient, le mataient jusqu'à ce qu'il cède à leurs *desiderata*. Gommé, pétri, malaxé. Poussé à sortir de lui-même dans des températures extrêmes. Affranchie du moindre poil qui ferait barrage au gant de crin, la peau de la femme arabe ne trouvait de repos qu'au prix d'une longue croisade menée contre la saleté. Ce n'était qu'une fois dans le vestiaire qu'elle pouvait enfin se remettre de sa guerre. Là, le dos appuyé contre le carrelage froid, se servant de son slip comme d'un éventail, elle s'offrait au monde les cuisses ouvertes. Hamza et moi observions avec dévotion l'ouverture qui se déployait devant nos yeux écarquillés. Cela ne dura pas longtemps. Le jour de nos cinq ans, nous avons été arrachés à ce royaume pour être jetés dans l'autre clan auquel nous appartenions malgré nous. Le clan des mâles et des barbares. Nous apprendrons alors de la bouche de nos semblables que c'est de ce corps creux que tout homme jaillit, et que c'est vers ce corps creux (dont je ne vérifierais la complémentarité anatomique que beaucoup plus tard) que tout homme s'en retourne. Inlassablement.

Les traîtres

Oncle Ali passe sur mon corps un gant de toilette, puis des serviettes blanches d'Arabie. C'est comme si j'avais effectué sans bouger le pèlerinage à La Mecque. Bien que je ne perçoive aucune sensation physique, j'apprécie l'idée qu'une matière spongieuse soit en train d'être frottée contre ma peau. Soudain, oncle Ali s'adresse à son fils :

« Viens là, Hamza ! Cours me chercher un seau d'eau. Chaude ou froide ? Ça ne change rien pour lui ! Hamza, qu'est-ce que c'est que ce savon ? Il ne mousse pas ! Il va abîmer sa peau. Regarde comme elle est belle ! Va demander à Baba El Hadj s'il peut nous donner une de ces tablettes au musc qui sentent si bon. Après tout, cet avare peut bien faire un effort, pour une fois ! Hamza, au lieu de tourner autour de moi comme une mouche gluante, amène-moi du jujubier et de l'eau de rose ! Hamza, soulève-le et repose-le. Voilà : le dos bien à plat sur la table. Il est lourd, le bougre ! Il a de beaux muscles ! »

Posté aux côtés de mon oncle Ali, mon cousin Hamza fulmine à m'en crever le tympan. Il lui est insupportable que son père le somme